

Les grands départs

La Fête sauvage

Patricia Belzil

Number 132 (3), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2009). Review of [Les grands départs / *La Fête sauvage*]. *Jeu*, (132), 10–12.

La Fête sauvage

TEXTE DE **MATHIEU GOSSELIN** / MISE EN SCÈNE **CLAUDE POISSANT**, ASSISTÉ DE **CLAUDIA COUTURE**
COSTUMES **MARC SENÉCAL** / SCÉNOGRAPHIE **MATHIEU GIGUÈRE** / ÉCLAIRAGES **MARTIN LABRECQUE**
CONCEPTION MUSICALE **ÉRIC GOULET**

AVEC **SANDRINE BISSON** (MARTINE 1), **SÉBASTIEN DODGE** (MINOU), **ROSE-MAÏTÉ ERKOREKA** (MARTINE 2),
RENAUD LACELLE-BOURDON (BURN), **ANNE-MARIE LEVASSEUR** (MABEL), **LISE MARTIN** (MINOUE)
ET **SIMON ROUSSEAU** (ROD).

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA BANQUETTE ARRIÈRE**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE LA LICORNE
DU 31 MARS AU 25 AVRIL 2009.

PATRICIA BELZIL LES GRANDS DÉPARTS

Et ce monde étrange continue de tourner.

Rose Hawthorne citée par Paul Auster,
Seul dans le noir, Actes Sud/Leméac, 2009, p. 52.

Dans la pénombre de la scène, on distingue une silhouette masculine qui se passe un nœud coulant autour du cou. Ce suicide, acte définitif s'il en est, constitue pourtant – paradoxalement – le point de départ de tout ce qui se jouera après lui. Ainsi, dans sa construction même, la pièce de Mathieu Gosselin est sous-tendue par cette nécessité : la vie continue, elle doit continuer. D'ailleurs, le disparu n'est peut-être jamais aussi vivant que dans la douleur de ses proches, en l'occurrence, ici, sa blonde Martine, ses deux grands amis, Rod et Burn, et leurs copines Mabel et Martine (Martine 2, dans le programme). Dans la jeune vingtaine, déjà parents bien qu'à peine sortis de l'adolescence, ils tentent de composer avec cette perte. Entre l'incompréhension et la colère, Martine, enceinte et maman d'un petit garçon, désespère de mettre au monde un « demi-orphelin », tandis que Rod et Burn, en mal de geste rituel, délibèrent pour savoir s'ils doivent

ou non *sniffer* une ligne des cendres de leur *chum*... Se remettant péniblement d'une soirée de gars bien arrosée, ils sont attendus chez Mabel, où les filles préparent une fête qui a un goût amer : Martine, en effet, a choisi le jour de son anniversaire pour enterrer les cendres de Frank, deux mois après sa mort.

Au-delà du thème du deuil, dont le travail se fera cahin-caha, l'intérêt de cette *Fête sauvage*¹ réside dans le portrait d'êtres aux rêves étouffés – étouffement qui apparaît d'autant plus désespéré qu'il se produit au cœur de grands espaces, en pleine campagne, dans un milieu rural qui, s'il limite l'éventail des possibles pour ces jeunes, devait tout de même offrir un esprit de communauté qui fait défaut, souvent, dans les grandes villes. On comprend que le suicide de leur ami apparaît comme la manifestation exacerbée du désespoir qui les guette tous. Ils condamneront donc, d'abord, son geste avec virulence.

Le décor minimaliste de Mathieu Giguère traduit l'essentiel de l'univers étriqué des personnages : côté jardin, l'arbre auquel Frank s'est pendu, douloureuse métonymie de l'acte funeste ;

1. Le spectacle a été créé à la Licorne en 2006. Sophie Cadieux jouait Martine 1 et Amélie Bonenfant jouait Minoue.



La Fête sauvage de Mathieu Gosselin, mise en scène par Claude Poissant. Spectacle du Théâtre de la Banquette Arrière, présenté en reprise à la Licorne au printemps 2009. Sur la photo : Simon Rousseau (Rod), Anne-Marie Levasseur (Mabel), Renaud Lacelle-Bourdon (Burn) et Rose-Maité Erkoreka (Martine 2).
© Maxime Côté.

au sol, une kyrielle de bouteilles d'alcool vides ; des épis de maïs et, à l'arrière-plan, un paysage de champ. S'ajouteront des lumignons et des guirlandes de *pop-corn* qu'enfilent longuement les filles en attendant les gars, telles de jeunes veuves égrenant le chapelet ou Pénélope filant le temps – Mabel et Martine 2 semblant aussi seules que Martine 1, même si leurs *chums* ont juste traîné au club de danseuses du village –, marquant la longueur de ce dimanche d'été.

Une trouvaille saisissante nous trouble tout au long de la représentation : les trois personnages féminins portent des petites poupées, comme des fœtus de plastique, collées sur le ventre. On devine aussi toute une progéniture grouillant déjà autour d'elles. Leur rôle essentiel de procréatrices est ainsi affirmé sans équivoque. Tandis que les hommes poursuivent leur beuverie, elles ne semblent ni victimes ni heureuses de leur sort. Entourées

d'une nature plus ennuyeuse que bucolique, elles répondent, apparemment, à une sorte de fatalité, enchaînant des grossesses qui semblent les émouvoir peu (elles prennent toutes les trois un coup solide !).

Pour leur part, selon une opposition machiste parfaite, les hommes mènent pour ainsi dire une vie de célibataires, exprimant joyeusement leur sexualité débridée. Lorsque la pièce commence, il est question d'une certaine danseuse nue qui les a allumés la nuit précédente ; dans ce monde-là, l'univers des gars est une chasse gardée. Rod, qui rentre au lever du jour, rappelle brutalement à Mabel que ses samedis sont sacrés – et bien qu'on soit rendu au dimanche matin, « [s]es dimanches, soutient-il, sont l'apothéose de [s]es samedis ». Si Burn semble plus amoureux de sa blonde, il arbore tout de même le soutien-gorge de l'effeuilleuse comme couvre-chef, souvenir d'une nuit chaude...

Parallèlement, on assiste chez le couple de voisins à un dimanche qui semble pareil à tous les autres. L'herbe n'est pas plus verte chez eux, car ces personnages offrent un contraste tristounet entre la pimpante Minoue, jolie blonde fleur bleue qui s'installe au soleil avec son « magazine qui fait rêver », et Minou, son homme, sorte de *hillbilly* apathique, fixant l'horizon, carabine à l'épaule, et réclamant ses « oiseaux », c'est-à-dire les pigeons d'argile dont Minoue actionne servilement le lanceur. Or, Minoue rêve d'ailleurs – on la comprend ! –, ses lectures ayant éveillé en elle une vive soif d'exotisme (même « du feu dans un wok » la satisferait, assure-t-elle !). Elle a lu un article sur le Portugal et est ébahie par la possibilité d'un quotidien aussi éloigné du sien : les gens qui font du Porto, les vignobles... Mais Minou au masculin

femme brimée qui déploie tout à coup, maladroitement, ses ailes. Lorsque Minou, s'éveillant soudain, prend conscience du départ imminent de sa femme, son compliment inopiné, « T'es belle... », apparaît aussi pitoyable que vain.

Resté seul, Minou ira à la fête chez les voisins, faisant ainsi une brèche dans sa coquille. Pour lui aussi, le départ de l'être cher marque, forcément, le début d'une autre vie, un nouveau départ pour lui-même. Il y a donc peut-être de l'espoir...

Quelques notes country ajoutent à l'atmosphère presque insolite de ce monde rural, quelque part « en région » comme on dit abusivement maintenant, mais sans que soit évoquée une cam-

pagne québécoise en particulier. On pourrait être n'importe où en Amérique, en vérité. D'ailleurs, Minou, étonné du désir de voyager de sa femme et lui affirmant qu'il ne veut prendre ni l'avion ni le bateau, répondra à son reproche déçu (« On n'ira nulle part ! ») : « Ici, en Amérique », en montrant l'étendue de champs qui les entoure. La mise en scène de Claude Poissant nous situe de plain-pied dans ces champs, au milieu de nulle part. Les jeunes comédiens qu'il dirige sont tous excellents, en particulier Sandrine Bisson, plus vraie que nature dans le rôle de la jeune veuve, lâchée par le père de l'enfant qu'elle porte et lestée d'un poids terrible.

Tout cela serait lourd, peut-être, si ce n'était l'écriture de Mathieu Gosselin, qui a inventé une langue à la fois crue et poétique, qui colle parfaitement à l'ancrage réaliste de la pièce mais élève, si je puis dire, les personnages du plancher des vaches. Le paysage est plat,

la vie est « plate » ; « C'est le pays qui l'a tué », dit Rod à propos de Frank. À cette existence en effet plate, ou du moins ordinaire, la langue tout en reliefs de l'auteur, qui trahit la moindre émotion, apporte une certaine élévation. J'ai songé aux premiers textes de Daniel Danis, notamment à *Cendres de cailloux*, où des personnages simples, voire rustres, prenaient de l'étoffe grâce à une langue magnifique et comme taillée dans le mythe. Ici aussi, quelques « habitants » perdus au bout d'un rang deviennent, soudain, de beaux personnages de théâtre. N'est-ce pas là l'apanage des vrais auteurs ? ■



La Fête sauvage (Théâtre de la Banquette Arrière). Sur la photo : Sébastien Dodge (Minou) et Amélie Bonenfant (Minoue, jouée par Lise Martin lors de la reprise). © Maxime Côté.

n'a pas l'âme d'un globe-trotter, c'est le moins qu'on puisse dire : campant avec un immobilisme effrayant ce personnage immuable, Sébastien Dodge aurait aussi bien pu incarner une machine agricole ! On ne l'imagine guère, en tout cas, quitter ses terres. Le vol d'outardes – le grand V – qu'ils regarderont passer sera prémonitoire. À la fin de la journée, Minoue apprendra à son mari que ce jour-là, c'était leur anniversaire de mariage. Elle avait soigné sa tenue, espérant une soirée romantique, mais il n'avait pas daigné la regarder. Elle va donc partir. Au sud, comme les outardes. Son périple commencera par... le restaurant asiatique. Lise Martin était émouvante dans ce rôle de